

Forum l'envers de l'Ecole, le 15 octobre 1998

Guy-Félix Duportail

De l'Ecole du soliloque à l'Ecole du colloque

" Il n'y a qu'une seule chose que les hommes préfèrent à la liberté, c'est l'esclavage ". Dostoïevski

Les lignes suivantes sont une contribution au débat des forums. Elles plaident pour la constitution d'une nouvelle école pour la psychanalyse dont l'axe serait une nouvelle forme donnée à l'orientation lacanienne, celle du colloque, par opposition à celle du soliloque.

Analyse de la crise à l'AMP

a - la leçon de Platon

Le vieux Platon n'avait pas tort lorsqu'il fit de la réglementation de la mimesis (République, Livre X), l'un des problèmes clé de l'organisation de la cité. La violence de la solution envisagée, l'exclusion de la poésie et des imitateurs en général, en dit long sur la gravité de la question.

L'argument est connu : la hiérarchie politique idéale doit être l'expression du savoir, de sorte que, plus on s'éloigne de la vérité, plus on devra s'éloigner du pouvoir. Ainsi, comme l'imitateur, peintre ou poète, " n'a ni science ni opinion droite touchant la beauté ou les défauts des choses qu'il imite " et qu'il est par là-même distant de trois degrés de la vérité originelle des choses (l'imitateur reproduit l'image d'un objet matériel qui est déjà lui-même la copie d'une idée), il se trouvera, à la même distance du roi, éloigné de trois degrés (597 e). Un bel ordre ontologico-épistémique fonde l'ordre politique.

Par suite, si on déroge à cet ordre, si on laisse le champ libre aux imitateurs, les maîtres d'erreur que sont ces derniers prendront la place du roi-philosophe et la cité sera en péril. " Si (...) tu admets la Muse voluptueuse, le plaisir et la douleur seront les rois de ta cité. "

Ce qui ressemble à première vue à un vieux problème métaphysique assez poussiéreux concerne pourtant directement les psychanalystes.

La crise récente de l'AMP a en effet révélé que la question de l'imitation, de la mimesis, qui hante le discours de son Délégué général et par suite, son espace public, a été, qu'on le veuille ou non, au centre de la vie politique de l'AMP. Non seulement la crise a révélé un aspect de la " psychologie " de son leader, mais aussi, et surtout, et c'est bien plus intéressant, elle a montré, bien au-delà des individus, une fragilité probablement structurelle pour toute communauté fondée sur le savoir.

En première approximation, je dirai qu'elle a mis au grand jour le problème de la mimesis, soit de l'imitation, comme problème politique incontournable pour la cité analytique, parce qu'il concerne directement le sujet supposé au savoir analytique, sujet évanescent et prompt à s'identifier. Nulle critique en ce constat, mais, au contraire, la prise en compte d'une vérité profonde, qui implique que l'on s'y réfère comme à un axiome dans la réflexion sur les communautés ou cités du savoir contemporaines, là où ces sujets trouvent une scène publique et, avec cette scène, de quoi combler imaginativement leur manque à être.

b - analyse critique

Dans l'AMP, le phénomène de la mimesis n'est pas toutefois immédiatement identifiable. Il est soigneusement voilé par un rideau de fumée idéologique. Il faut donc le faire apparaître par la critique. D'un autre côté, il est connu de tous. Tout le monde sait déjà en effet que les " factieux " sont désignés (par le pouvoir) comme étant de mauvais doubles, des " bis ". Mais

cela n'a pas encore été (du moins à ma connaissance) thématiquement et donc politiquement. On le sait, mais à la manière de ce qui est su sous refoulement. On le sait bien, mais on n'en parle pas tant que cela. La tâche de clarification de ce curieux phénomène me semble donc justifiée. Les faits le disent d'eux-mêmes à qui veut l'entendre. C'est par une accusation de plagiat lancée contre C.Soler que les hostilités ont commencé. Ensuite, il a été question d'une guerre entre les cartels de la passe mis en symétrie ; P.Bruno et ses amis toulousains furent soupçonnés de vouloir créer une " AMP-bis " (la " maison de poupée ", les " jumeaux") ; on aborda également, cette fois-ci dans le style des fabulistes, la " grenouille qui voulait se faire aussi grosse que le bœuf " (imitation malheureuse s'il en fût), puis la " duplication " des listes AMP par des listes-bis, etc... L'insistance du thème du double est évidente.

Bien qu'exposée au grand jour, la question de l'imitation n'a pas pour autant accédé au rang des questions théoriques et politiques. Cela reste une accusation déshonorante, proche de l'injure. Elle fait retour cependant sur la scène publique sous la forme de ce qu'il faut bien appeler des " arguties " sur l'Un et le multiple, comme celles qu'on a pu entendre à Barcelone ou lire récemment dans les comptes rendus des interventions de J.-A.Miller sur AMP-Messenger. Ainsi, par exemple, si on regarde un instant le tableau brossé par le Délégué général à Barcelone (il s'agit d'une description de ladite " grande conversation "), on peut lire : " c'est le concours des prétendants, c'est la dialectique universelle des prétentions, c'est le choc, le carnaval, la foire d'empoigne des signifiants et des significations, dans cette atmosphère de cour des miracles qui est depuis toujours celle des lieux où se forge le nouveau dans le combat, le fracas, la tempête, le typhon " .

Toute cette agitation à la fois lyrique et guerrière est supposée quelques lignes plus loin être dialectique. Le Délégué général mentionne même le nom de Hegel pour cautionner son dire sur l'Un et le multiple. C'est normal en un certain sens. La dialectique de Hegel a en elle-même quelque chose d'imaginaire et d'absolument fascinant (voir la si célèbre dialectique du maître et de l'esclave, à laquelle Lacan avait bien épinglé le label de l'imaginaire). Mais c'est aussi, et surtout, une référence théorique tout à fait problématique, car la réconciliation de l'universel et du singulier proposée par Hegel dans sa " Phénoménologie de l'Esprit " n'est pas vraiment " psychanalytique ". La singularité y connaît un unique destin : la négation.

J.-A.Miller le sait bien, de sorte que cette référence à Hegel ne vaut ici que comme incantation de meeting, elle ne colle en rien avec la théorie et la pratique analytique, mais, en revanche, elle convient parfaitement aux fins politiques de J.-A.Miller : transformer la différence en opposition, la discussion en duel. (C'est d'ailleurs très exactement ce que les philosophes de la différence (Deleuze, Derrida) n'ont cessé de reprocher à la dialectique hégélienne).

Car, à lire la prose de notre bon Délégué général, il appert que la dialectique universelle de la Grande Conversation n'est rien d'autre effectivement qu'un théâtre de doubles qui s'affrontent dans des " joutes " .

Le courage, vertu guerrière, serait donc la vertu freudienne par excellence. Rien que de très " logique " en tout cela, puisqu'il s'agit d'un univers imaginarisé. L'espace public interne de l'AMP apparaît pour l'essentiel composé en deux clans de rhéteurs qui sont censés s'affronter sur le pré de la Grande Conversation: les bons imitateurs (mais de qui, devinez ?), et les mauvais imitateurs, les médiocres producteurs d'itinéraires bis et de jumelages douteux. Bien sûr, le conflit interne contre le mauvais double est d'autant plus violent que l'ennemi extérieur (l'IPA) n'est plus déclaré être à la hauteur.

En fait, il n'est pas difficile de voir que la véritable opposition qui gangrène l'AMP n'est pas celle de l'Un et du multiple, mais celle du modèle et de son imitation ou, si l'on préfère, celle du même et de son double. L'un et le multiple ne sont ici que des métaphores et véritablement idéologiques.

c - le diagnostic

Face à toute cette haine contre les " doubles " et les " bis ", il n'y a à mon sens qu'un seul diagnostic (politique) qui s'impose : celui d'une " imaginariation " de l'espace public.

L'AMP, quelles que soient ses règles officielles, bref ses garde-fous institutionnels (et, en plus, il semble qu'il n'y en ait pas eu beaucoup à l'échelle internationale), apparaît comme dominée par l'imaginaire. Tout est donc modifié dans son sens, voilé et faussé. Pour y voir clair, il faut donc traverser le miroir et derrière le mot " Un ", entendre le mot " Modèle ", derrière le mot " multiple ", entendre le mot " double(s) ", le terme lui-même scinde en deux, selon que l'on est un vulgaire copieur, ou un vrai disciple (un vrai signe du maître). En outre, à titre de bénéficiaire secondaire, comme Derrida l'a montré dans sa " Pharmacie de Platon ", lorsque l'on déchaîne ainsi le jeu de la mimesis, on récolte son indécidabilité. Les " signes " peuvent devenir rapidement des " singes " et réciproquement. Il suffit d'un rien, d'un souffle anagrammatique. Ainsi, s'il voulait bien faire un geste d'allégeance, Sauret deviendrait immédiatement le meilleur champion du champ de foire. Inversement, l'imitateur le plus zélé peut devenir du jour au lendemain un mauvais double s'il n'y prend garde. De quoi angoisser ceux qui se rient des signes, leur heure viendra.

d - une objection millerienne

Un millerien pourrait objecter à cela que la référence faite au mathème comme langue commune (anti-Babel) comme " possibilité de la communication des psychanalystes entre eux et avec le public, avec la sphère publique ", autrement dit, le mathème comme fondement de l'unité d'orientation, ne tombe pas sous le coup de la mimesis encouragée par le pouvoir, ou même de l'accusation d'écran idéologique recouvrant celle-ci. Il y a plusieurs choses à dire qui valent comme réponse à cette objection. D'abord l'étymologie du mot "mathème" est éclairante ; ta mathemata signifie en grec ce qui peut être appris. Or l'apprentissage suppose l'imitation et ses risques objectifs de mauvaises mimesis. Ne puis-je pas faire en effet le " singe savant " en utilisant des mathèmes ? Ne peut-on les appliquer à tout et n'importe quoi, n'importe comment ? (surtout d'ailleurs pour cogner sur les " opposants ", c'est l'usage le plus pertinent et le plus jouissif à la fois). C'est évident, et nous l'avons tous déjà vu faire. Il suffit d'ailleurs pour chacun de se souvenir de ses débuts. C'est même inévitable dans une école s'adressant à des sujets constitutivement " en retard " par rapport au formateur qui les supplante. Toute école reproduit collectivement le " stade du miroir ", mais toute école a aussi pour fonction de ne pas en rester là et dans cette perspective force est de constater que le mathème ne résout pas tout, loin s'en faut.

En second lieu, on constate que l'emploi de mathèmes est malgré tout rarissime dans les dernières conversations. C'est dire que les mathématiques planent à nouveau comme un modèle. Pour le coup J.-A. Miller dit qu'il faut faire comme les mathématiciens, voire même comme les philosophes. C'est le versant de la bonne mimesis (" faites comme "), mais on ne sort pas du primat donné à l'imaginaire.

Enfin, et pour aborder la question de fond qui est derrière ce vocable de " mathème ", il nous faut affirmer, ce que tout le monde pourra à nouveau constater, qu'il n'y a de débat et de controverse possibles dans toute communauté scientifique, que dans des langues mixtes, c'est-à-dire à la fois formulaire et vernaculaire car, effectivement, comme le dit pour une fois justement Miller, "De 2 et 2 font 4 on ne débat pas comme on débat des couleurs quand on est aveugle", il y faut bien une langue formelle qui ne se prononce pas, c'est exact, mais il y faut bien aussi une langue naturelle de communication et des stratégies pragmatiques ou conversationnelles appropriées, qui ne ressortissent pas de la langue formulaire. Les mathèmes sont toujours enchâssés dans des actes de parole et les actes de parole sont eux-mêmes intégrés dans des cycles de transactions discursives. Il y a donc un élément essentiel qui est systématiquement évité par Miller, c'est la confrontation au réel de l'énonciation, comme au réel dans le registre de l'énonciation. Les mathèmes ne sont en effet que des formules syntaxiquement bien formées qui, comme telles, peuvent bien s'enseigner et

s'apprendre ; mais, pour le dire rapidement, ce ne sont que des " énoncés ", elles ne conditionnent pas en totalité l'échange communicationnel productif qui demeure pour une grande partie une affaire d'énonciation (voir la dernière partie de ce texte). A cet égard, la Grande Conversation est le voile qui recouvre cet évitement d'une " dialectique " de l'énoncé et de l'énonciation à propos du réel. J.-A. Miller voudrait donc faire jouer aux mathèmes de Lacan un rôle identique à celui que voulut faire jouer Leibniz à sa " Caractéristique ", à savoir celui de langue universelle parfaite qui procurerait le remède au " mal " de la multiplicité des langues (l'anti-Babel). Outre que le remède envisagé révèle bien encore la façon dont l'universalité est ici uniquement pensée en langue (et dans un modèle qui exclut lui aussi la pluralité) et non en discours, ce qui suffit à en pointer l'insuffisance, il resterait encore à démontrer que l'idéal d'une langue universelle parfaite peut être soutenu sans avoir recours à des concepts métaphysiques coûteux comme cela fut effectivement le cas chez Leibniz. (Entendement divin, vérité absolue ; mais, y-a-t-il encore une place pour ce genre de discussion ?) Pour toutes ces raisons, je crois que la référence au mathème est insuffisante pour faire barrage à l'imaginarisation de la scène publique.

On ne peut certes que l'encourager, mais elle reste en deçà de ce qui est requis par la gravité de la situation présente, surtout si on la fait intervenir à titre de " modèle ", au sens non théorique du terme.

Par suite, si ce que nous venons de dire est vrai, il faut bien en conclure (et c'est malheureux) qu'il n'y a, dans les discours et dans les faits de J.-A. Miller, aucun jeu entre l'Un et le multiple, aucune mathématique pure, lacanienne ou pas, si ce n'est la manifestation d'une " machine à mimétisme " dont il est lui-même prisonnier, et qui, quelle que soit la volonté des uns et des autres, ne peut conduire qu'à la violence, à l'excommunication des mauvais doubles, celle-là même que secrète spontanément le primat de la diagonale de l'imaginaire sur la scène publique ainsi mise en torsion, sens dessus-dessous. Sous les dehors de la Caractéristique leibnizienne et de l'Eros freudien, c'est Babel et Thanatos qui pointent leur triste figure. On peut dès lors s'attendre au pire. Bref, ce n'est pas le schéma R, c'est le schéma I !

A cet égard, le projet millerien d'Ecole-une peut d'ailleurs être compris comme une tentative de sortie de crise ; car ce que J.-A. Miller combat de toutes ses forces, c'est évidemment le même " mal " que celui dont nous parlons et contre lequel il n'a de cesse de se débattre en se prenant sans soute pour l'Archange Saint Michel en train de terrasser le dragon : le monde des doubles, des démons locaux qui ont pour nom Toulouse, Madrid, Medellin etc... (les " non hirondelles ") ; à ceci près que le monde est alors vu de l'autre côté du miroir, côté leurre. La solution visée par l'Ecole-une correspond à un tour supplémentaire dans le spéculaire-dialectique pour espérer atteindre enfin l'universel symbolique-discursif capable d'intégrer les différences et les différends, mais qui fait de toute évidence si cruellement défaut dans le pré aux duels qu'est l'AMP et qu'elle n'atteindra jamais sur ses bases actuelles (il est d'ailleurs simplement logique de " prophétiser " une nouvelle crise d'ici quelques années après une période d'accalmie consécutive à l'expulsion des mauvais doubles). C'est bien à une tentative de refondation à laquelle on assiste, mais on peut juger cette refondation bien mal fondée, parce qu'elle naît du refoulement de la violence exercée contre la différence et ceux qui l'incarnent. A l'acquiescement lâchement donné par le " marais " à cette violence, il y aura sans doute aussi un prix exorbitant à payer (dans les cures, dans la vie) par tous ceux qui croient s'en tirer à bon compte devant l'histoire et la pensée des hommes.

e - A quelles conditions cela fut-il possible?

Or, comment tout cela a-t-il pu se produire? Plus précisément : à quelles conditions l'imaginaire a-t-il pu envelopper la scène publique d'une école lacanienne ? En soulevant cette question, je n'ai pas la prétention de pouvoir seul y répondre de manière satisfaisante. J'ouvre

donc le débat sur ce point en proposant d'ores et déjà à la discussion deux conditions qui me paraissent essentielles.

1 - Le culte du grand homme

a - aspects objectifs

La situation historique du discours analytique dans le contexte des différents continents a dû peser de tout son poids objectif. C'était l'heure de Miller au cadran de l'histoire. La constitution d'un lien international concret fondé sur une référence commune à Lacan, est passée par la personne de J.-A. Miller et c'est un acquis historique positif quels qu'aient été les moyens employés pour atteindre cette fin. J.-A. Miller, à tort ou à raison, incarne donc pour une bonne partie des lacaniens de par le monde l'universalité de la psychanalyse. Il est bien le " délégué général ", c'est-à-dire non seulement l'un représentant le multiple (trompe-l'œil démocratique), mais aussi bien le ministre exclusif de l'universel auprès du multiple (réalité monarchique). J.-A. Miller représente l'universel et c'est cela qu'il est important de comprendre ; il peut donc prétendre (et il ne s'en prive pas) occuper le rôle de " grand timonier " du discours analytique. Il est celui qui a réalisé l'universel.

Il se pense et se vit comme un grand homme. Cette position objective et non seulement subjective, lui donne évidemment un poids considérable sur la scène publique. Sa parole y possède une efficience à la mesure de cette incarnation de l'universel. Elle fait spontanément lien social. Le " un par un " ne doit pas nous leurrer : l'Un millerien fait lien parce qu'il est le représentant de l'universel, celui qui peut à lui seul unifier la multiplicité des singularités. On comprendra dès lors aisément que, sur ce point, Miller ne veuille pas être " imité ", précisément. Supposons en effet qu'un(e) de ses collègues analystes soit assez qualifié(e) pour prétendre, lui ou elle aussi, représenter l'universalité du discours analytique. Dans le modèle pyramidal en vigueur dans l'AMP il va de soi que c'est à priori exclu. Toute autre représentation de l'universel que celle du délégué général est interdite sous peine de... plagiat! En fait, dans ce système, il y a délit de plagiat du simple fait que l'on prétend à l'universalité (moi-même, en ce moment, je file un mauvais coton, je me mêle de ce qui ne me regarde pas). Dès que vous sortez du cadre local vous piétinez nécessairement les plates-bandes du Délégué à la généralité auprès des monades singulières. On l'aura compris, l'interdit sur la mimesis concerne donc la représentation de l'universel. S'il y avait plusieurs délégués généraux (ne serait-ce que dans le temps, successivement) où irions-nous ? Encore un sale coup du multiple ! Décidément ce multiple...

b) aspects subjectifs

A " parte subjecti ", celui qui incarne l'universel peut bien entendu être pris pour ce qu'il n'est pas : l'universel justement ; on peut bien sur ce point faire référence à Hegel, non pas justement pour sa " dialectique ", mais pour ses talents de phénoménologue. Hegel donc, dans sa " Phénoménologie ", en abordant la question de la signification métaphysique des croisades, décrit les caractéristiques de la conscience pieuse, celle du disciple de Jésus. Je trouve cela éclairant pour comprendre la conscience d'un disciple fervent en général. Le croisé nostalgique recherche le Christ aimé comme quelque chose de singulier et d'effectivement réel dans le monde : il engage le combat pour la possession du Saint sépulcre. Toutefois, ce combat est à priori perdu parce que rechercher l'universalité du Christ comme une chose singulière est une activité absurde. L'universel est toujours-déjà hors de portée du disciple qui s'attache à des reliques et ne le rattrapera jamais.

Nos milleriers éprouvent bien eux aussi comme les croisés une " ferveur pieuse " pour le grand homme et sa sainte cause. Ils confondent eux-aussi le signifiant (l'universel) et celui qui l'incarne. Eux aussi courent après une universalité qu'ils n'attraperont jamais. Ils sont prêts eux aussi à en découdre et à partir en guerre pour tenir entre leurs mains le semblant de cette cause (ce n'est d'ailleurs pas moi qui l'invente, cela dépasse de beaucoup mon imagination. Une

référence sérieuse aux croisades a été faite publiquement par un responsable de l'ACF VLB en juin 1998 à l'abbaye de Fontevraux. Je n'aurais pas envisagé cette hypothèse " médiévale " sans l'existence de ce fait de discours). On s'échauffe le sang entre disciples pour savoir qui servira au mieux le grand homme. Mais, dans cette effusion sentimentale pour le Délégué général, on ne réfléchit pas, on forme seulement une foule amoureuse de l'Un. " Sa pensée - dit Hegel à propos du disciple - comme ferveur reste l'informe tumulte des cloches, ou une chaude montée de vapeurs, une pensée musicale qui ne parvient pas au concept ".

Le millerien tient à la personne de J.-A. Miller comme s'il était le discours analytique. Sa confusion vient elle aussi malheureusement renforcer le jeu de la mimesis. Le Délégué est inimitable pense-t-il. Il n'y a en pas deux comme lui qui incarnent l'universel, mieux, il n'y en a pas deux qui peuvent représenter l'universel. Un seul peut représenter l'universel, et sans doute pense-t-il que c'est celui qui ressemble le plus à Lacan. Tel est le véritable " un par un " du disciple pieux : collé à l'incarnation singulière, il lui est impossible de concevoir deux incarnations de l'universel en même temps. L'universel analytique ne peut être en deux corps à la fois, il est fondamentalement incarné individuellement. L'universel analytique sera singulier ou ne sera pas ! Noyé dans ces vapeurs, soûl d'encens et de grand messe, le disciple donne ainsi consistance à l'interdit du maître.

Or, dans ces conditions, peut-on penser sérieusement que le " plan Lacan " de détournement de l'orientation du transfert de la coterie des didacticiens puisse effectivement être mis en œuvre ? Ne faut-il pas penser que c'est très exactement le contraire qui se produit dans l'AMP ? Approfondissons encore la réflexion puisqu'il y a danger pour la psychanalyse dans cette figure du disciple pieux. Pour quelle raison sont-ils aussi zélés ? Certes, les disciples de Miller ne sont pas des penseurs, c'est un euphémisme, mais, tout de même, ils pensent ! Pour quelle raison donc aiment-ils avec une pieuse ferveur le Délégué général de l'AMP ? Par intérêt ? Certes. Mais l'utilitarisme, cette pensée de boutiquier élevée au génie (comme disait Marx) ne me paraît pas aller jusqu'où il faut aller pour comprendre ce dont il s'agit. Car, à bien y regarder, les sacrifices exigés sont énormes. Tout doit être sacrifié pour la cause incarnée dans le Délégué général : son temps, sa vie de famille, ses amis, sa pensée, la culture, et pour finir, au centre de tout cela et au-delà de tout cela, bien sûr, sa liberté.

Le Délégué de l'universel auprès du multiple doit donc très probablement rendre un service exceptionnel que nul autre ne peut accomplir sur terre aux yeux de ses zéloteurs. Or, comme ceux-ci se pensent et se présentent au monde comme des analystes, il faut bien supposer que le rapport de subordination au Délégué général est en étroite relation avec l'acte dans lequel ils se reconnaissent, à savoir l'acte analytique. Par voie de conséquence, il est tout simplement cohérent d'en déduire que les zéloteurs du grand Un fassent de leur soumission à l'incarnation jalouse et exclusive de l'universel la condition de leur pratique. Ainsi, lorsque l'on entend Marie-Hélène Brousse dire " je suis prête à tout pour la psychanalyse ", il faut traduire et comprendre : pour être psychanalyste, il faut être prêt(e) à tout, et plus précisément être prêt(e) à tout pour le Délégué général. Ma soumission totale est la condition de l'exercice de l'acte dans lequel je reconnais mon essence. Finir son analyse ne serait finalement que cracher le morceau avec franchise et asséner : en vérité, en vérité, je vous le dis mes chers collègues, et en soumission, devenir analyste, c'est choisir son maître !

Soumis dans la ferveur au Délégué de l'universel, le disciple pieux a le sentiment qu'il est reconnu à la fois dans sa singularité et sa vérité, car, comme incarnation de l'universalité de la psychanalyse, Miller est la grande singularité analytique qui me reconnaît vraiment comme analyste singulier, et sans cette reconnaissance par le grand Un, je ne pourrais pas exercer individuellement mon métier d'analyste. Le grand Un soutient mon acte de petit un, il est la condition de mon désir : il me désigne l'objet a, mon orientation. C'est là la magie agalmatique du grand timonier : l'incarnation singulière de l'universel fait signe. Elle indique l'objet a au disciple. Il pense que s'il ne lui ressemble pas, il ne pourra jamais désirer comme... Lacan.

Le piège politico-mimétique est alors tendu et prêt à fonctionner : mon désir d'être analyste (et non pas mon désir d'analyste, ce qui est différent, on me l'accordera) n'est plus distinct de celui du Délégué général qui l'exprime et le met en scène ; pour devenir analyste, pour " être " lacanien (le nouveau salut de l'âme en quelque sorte), et résoudre définitivement le problème existentiel du manque, il faut désirer comme Miller désire. Les cures seront milleriennes ou ne seront pas. Les AE seront donc milleriens ou ne seront pas. Qu'on se le dise ! Et cela a été dit dans la sordide et imaginaire guerre des cartels. Telle est à mon sens la vérité de l'orientation par l'UN. Pour désirer de manière lacanienne, correcte, faites et dites comme moi, le grand UN. Hors de la mimesis de l'Un, pas de désir analytique. On comprend mieux maintenant (sans la justifier) l'acceptation des humiliations et des coups bas, la honteuse et déshonorante démission morale du " marais " qui vote comme un seul homme alors qu'on assassine le désir de l'analyste. En échange de ma soumission, pense le disciple, je serai reconnu comme " analyste lacanien ", mon manque enfin comblé, je serai sauvé.

Or, il faut bien comprendre que dans ces cas-là, il n'est même plus question de " pensée unique ", mais d'absence de pensée tout court. C'est l'encéphalogramme plat. Car il n'y a pas d'alternative à la mimesis du grand Un. Le vel aliénant, le nœud coulant qui est passé autour du cou de celui qui veut imprudemment devenir membre de l'AMP, apparaît dès lors crûment en pleine lumière : Ou bien tu imites servilement le maître et seras " estimé ", tu pourras même prendre du galon, et, qui sait, à force de ramper, tu finiras peut-être un jour Analyste de l'Ecole, ou bien tu n'imites pas le maître, tu veux parler et faire de la psychanalyse en ton nom propre, mais alors tu prends des risques, tu finiras par être accusé de plagiat et excommunié ! Merveilleux double-bind du millerisme : Imite moi, ou je t'accuse de plagiat.

Sordide machine de pouvoir en vérité. Dès que l'on met un pied hors de la diagonale imaginaire petit un - grand Un on est violemment accusé de ce que l'on ne fait pas : une production de " bis ".

Dans la dimension symbolique de l'AMP, il ne saurait y avoir de différences. Ceux qui veulent symboliquement ressembler à Miller, représenter l'universel, commettent un crime de lèse-majesté. Ce n'est pas la chose à faire. C'est rigoureusement interdit. A la base de la pyramide le disciple pieux y trouve son compte et pousse à l'Un. L'AMP n'est donc certainement pas structurée comme un langage de Saussure, elle n'admet en son sein que des doubles pour les intégrer ou pour les exclure. Dans tous les cas, on est effectivement " mûr " pour l'imaginarisation de la scène publique de l'AMP et sa Conversation est d'autant plus claironnée comme " grande " qu'elle s'avère effectivement bidon. Qui ne choisirait d'aller voir ailleurs ce qui s'y passe ?

2 - Le déclin de la théorie analytique

a - aspects/objectifs : historiques et institutionnels.

La psychanalyse n'occupe plus aujourd'hui le devant de la scène intellectuelle comme ce fut le cas dans les années soixante et soixante-dix. Elle n'est plus " à la mode " si l'on veut. Elle a donc regagné son pré carré. Plus encore, elle découvre dans les sciences cognitives une concurrente nouvelle qui vient lui porter querelle sur son propre terrain. Le structuralisme français n'est plus aussi vivace. Après ceux de Marx, on dit encore que ce sont les fils de Freud qui sont fatigués. C'est une métaphore qui vaut ce qu'elle vaut, mais elle est parlante. Et puis, disons-le, Lacan est mort, et il n'y a pas actuellement de génie qui soit à sa hauteur pour capturer les élans de la libido sciendi de la jeunesse. La tentation du repli sectaire est donc grande. De plus, J.-A. Miller a beau dire, ses mathèmes ne franchissent plus guère le seuil de sa boutique AMP, de sorte que la communicabilité du discours analytique n'est donc plus, de fait, assurée.

Il y a là-dessous une autre erreur catégorielle gravissime : pas plus qu'un signifiant n'est identique à celui qui l'incarne, l'universalité concrète en extension - le succès relatif de

l'internationale lacanienne - n'est identique à l'universalité conceptuelle en intension du discours analytique. Celle-ci ressortit de la communicabilité du discours analytique immiscé dans la communauté d'argumentation illimitée des savoirs valides (voir nos explications dans la seconde partie pour saisir le sens de ces termes) et non de la somme des territoires conquis à l'IPA. Le " succès " de l'une ne doit pas masquer l'échec de l'autre ; ou plutôt, pour celles et ceux qui veulent faire autre chose et autrement, l'échec institutionnel de l'AMP, qui est devenue aujourd'hui en vérité une machine à exclusion, ne doit pas masquer son retentissant échec épistémique. La déficience de l'école actuelle vient non seulement de l'imaginarisation de sa scène publique, mais aussi du déclin corrélatif de la qualité théorique de ses productions. Les deux sont liés, naturellement. C'est donc une question cruciale qui mérite que l'on s'y arrête.

On est frappé en effet, lorsque l'on feuillette l'imposant catalogue des cartels de l'ECF française, par le contraste existant entre la quantité de personnes mises au travail et l'étonnante médiocrité - si ce n'est leur franche inexistance - des résultats obtenus. Le mimétisme a fait son œuvre thanatographique : pour un ou deux textes vivants, qui, par bonheur, fleurissent encore çà et là, combien de textes morts, combien de tonnes de pensée musicale qui martèlent les mêmes refrains (Jacques-Alain a dit..) ?

A vrai dire, cela d'ailleurs n'intéresse pas grand monde à l'extérieur de cette Ecole qui est structurée pour dupliquer le soliloque de son Délégué général. Qui lit en effet les revues du Champ freudien à part les membres du Champ freudien ? Miller parle-t-il encore à quelqu'un d'autre que lui, à quelqu'un qui ne pense pas comme lui ? On produit et consomme la littérature analytique en circuit fermé et tout " corps étranger " y est soigneusement décontaminé avant d'être publié, s'il n'est pas directement censuré. L'ordre mimétique règne. Les conséquences dramatiques de cet enfermement sont inéluctables. A force de penser comme il faut penser et de rejeter la façon de penser des autres, il n'y a plus évidemment de travail de la pensée. Beaucoup l'avaient déjà compris, comme Franz Kaltenbeck. Kaltenbeck n'a cessé de vouloir ouvrir la vie intellectuelle de l'Ecole sur son dehors et ainsi de réveiller de leur sommeil dogmatique les cervelles cassées de la mimesis.

Mais, mis à part la voix de Kaltenbeck et de quelques autres irréductibles, la surveillance et le contrôle de la vie du savoir étaient tels que la percée de Lacan s'étiolait peu à peu. Dans l'école de l'imaginaire et du soliloque, seuls les séminaires des dirigeants ont le droit d'être un lieu de recherche et d'enseignement. Les disciples pieux ont trop peur de penser par eux-mêmes, et, sur le fond, nous le savons maintenant, ce n'est pas leur problème. Ce qu'ils désirent, c'est ETRE lacaniens, c'est désirer comme le grand homme qui les sauvera du manque.

Tout comme le pouvoir, le droit à l'enseignement et plus encore celui à l'innovation conceptuelle ne se partage donc pas dans l'AMP et ne doit pas même être partagé. Tout cela est bien cohérent avec la loi de la machine mimétique : suivez le guide. Si, par une audace illicite, vous prétendez inscrire votre parole dans le champ du symbolique (ici représenté par l'activité théorique), alors là, vous allez très rapidement devenir un mauvais double : un plagiaire. Vous oserez faire comme Miller ! Penser ! Grand dieu ! mais c'est une prérogative du divin guide. C'est formellement interdit de faire ce que vous faites, allez circulez, il n'y a rien à savoir dans le Champ freudien ! Par suite, on est condamné à la triste production/consommation de foin à vie. Quel régime !

b) aspects subjectifs

La modification de la théorie en idéologie. Comme il est évident que plus personne dans ces conditions ne peut plus rien produire de publiquement intéressant et de conforme aux normes du savoir (pour cause, il est soumis aux normes privées du représentant exclusif sur terre de l'universalité), la production théorique de l'école est détournée de ses finalités proprement épistémiques. Elle devient nécessairement la servante du pouvoir en place ce que, en d'autres

termes, on dénomme une idéologie. Le rapport du savoir au pouvoir est donc bien définitivement tordu dans l'AMP.

Prenons l'exemple fameux du " un par un " et prenons encore le temps d'une brève analyse. Au départ, il s'agit bien d'une proposition vraie. Car il est vrai que l'analyste reçoit " un par un " ses analysants. Car il est vrai aussi que le sujet de l'inconscient est un sujet singulier et non un sujet universel. Mais au nom de cette ou de ces on en conclut à la nécessité d'éliminer les groupes qui incarnent la différence voire le différend sur la scène publique de l'Ecole. Est-ce bien rationnel ? Non. Cela ressemble plutôt à l'acte akratique (incontinent ou intempérant) dont parle Aristote dans l'"Ethique à Nicomaque" et qui concerne très exactement les apories du rapport de la science à l'action (livre VII, § 5). L'acte akratique est un acte irrationnel qui consiste à faire le contraire de ce qui serait approprié étant données les circonstances dans lesquelles se situe l'action, et cela sous la pression d'un puissant désir et surtout sous couvert d'une pseudo-justification théorique.

Par exemple, à l'occasion de la rencontre de quelque chose de doux, je pourrais justifier mon acte (le fait de manger cette chose douce) par une proposition théorique qui servira de règle droite (orthos logos) à mon action, comme (1) " tout ce qui est doux est agréable ". Dans ce cas, l'action sera la conclusion du syllogisme pratique suivant:

1 - Tout ce qui est doux est agréable

Ceci est doux

Donc je le mange

La proposition 1 peut coexister, dans l'univers des propositions théoriques vraies, avec d'autres propositions de même statut. Comme la proposition théorique 2 "Tout ce qui est doux ne vaut rien pour la santé". D'un point de vue théorique, 1 et 2 ne se contredisent pas : une chose dite agréable peut bien être aussi dite en même temps mauvaise pour la santé. En revanche, d'un point de vue pratique, 1 et 2 aboutissent à des actions contraires.

En outre, à chaque utilisation des propositions théoriques en contexte pratique correspond un rapport déterminé entre la science et l'action. Dans le cas de l'acte akratique, ce rapport est clairement celui d'une ratiocination pseudo-justificatrice. La ruse du désir de l'intempérant tient précisément en ceci que, sous son influence, l'intellect met en accord la conclusion (l'action pourtant inadéquate au contexte) avec une proposition théorique vraie, de sorte qu'il produit un bel effet de leurre.

Autrement dit, le désir de douceur de l'akrates aura tôt fait de trouver une vérité théorique qui "justifiera" son but. Mais la théorie n'est convoquée que pour servir de prétexte à l'action. L'akrates aurait pu raisonner à partir d'une autre proposition théorique également vraie, comme " tout ce qui est doux ne vaut rien pour la santé ", peut-être mieux appropriée à l'état actuel de son corps. Il aurait pu penser et agir de la façon suivante :

2 - Tout ce qui est doux est mauvais pour la santé

Or ceci est doux

Donc je ne le mange pas.

Une once de soupçon à l'endroit du leader de l'AMP mais - et c'est malheureux - il est aujourd'hui devenu raisonnable de le soupçonner, nous conduit à penser qu'il désire fortement garder le pouvoir pour lui tout seul. Nous savons maintenant qu'il croit ce monopole nécessaire (lui et ses disciples) à la rectitude de l'orientation lacanienne identifiée à sa chair(e). Les actions politiques du grand timonier peuvent donc elles aussi prendre appui sur une ou plusieurs propositions théoriques vraies, sans pour autant être pertinentes et bonnes pour l'école de la psychanalyse et peuvent avoir uniquement pour fonction de justifier l'action du guide suprême. Dans une théorie qui a déjà fait ses preuves avec Freud et Lacan, ce ne sont d'ailleurs pas les vérités qui manquent pour servir de règle droite à l'action. Outre le " un par un ", il pourra même s'appuyer sur une autre proposition vraie de la doctrine, une proposition directement pratique même, c'est encore plus commode pour agir, comme, par exemple, " il

ne faut pas céder sur son désir ". Évidemment, quand on désire vivement rester le représentant exclusif sur terre de l'universalité, ça aide. Cela aide surtout à son action politique.

A aucun moment le grand timonier ne se sera cependant interrogé sur le fait de savoir s'il était pertinent d'employer cette proposition vraie dans la situation actuelle de l'Ecole, ou encore si une autre proposition vraie n'aurait pas été mieux adaptée pour le bien même de l'AMP (par exemple : le multiple n'est pas mauvais en soi, il est positif qu'il y ait une pluralité de représentants de l'universel et des projets autres que le mien en discussion réelle pour l'AMP ; bref, pour être concret, accepter de penser avec les propositions de Colette Soler au lieu de la diaboliser en lui demandant de retirer sa résolution à Barcelone). A aucun moment, il n'aura accepté de penser avec l'autre, ni même favorisé le temps de la réflexion pour savoir si ce qui est approprié dans le contexte de la cure (le un par un) l'est aussi mécaniquement dans le contexte de l'action publique d'une école. Mais la ficelle est tout de même un peu grosse. Quand on défend aussi jalousement (et violemment) le monopole du pouvoir, il est simplement raisonnable de supposer au grand timonier une fâcheuse tendance à l'intempérance, et, par suite, un détournement de la théorie psychanalytique à des fins politiciennes. Mais, du même coup, si notre analyse est exacte, dans l'AMP, on assiste à la dégradation simultanée de la théorie analytique en idéologie et des mœurs honnêtes en canaillerie. Au sommet, on fait du savoir analytique durement gagné à la sueur du génie une idéologie et, à la base, la foule des disciples fait l'éloge des fautes du maître qui les surplombe. C'est pitoyable. C'est même extrêmement grave, car d'une Ecole, on est en tout premier lieu en droit d'exiger d'elle qu'elle respecte le savoir dans son autonomie et que l'on n'y justifie pas tout et n'importe quoi émanant de sa direction.

Pour conclure transitoirement, je dirai que la métaphore du Titanic est, je crois, la seule qui soit malheureusement porteuse d'une véritable information cognitive quant à la réalité de la situation de l'AMP.